L'IMAGINAIRE DU CORPS DANS LE LIBERTINAGE
Corps extérieur-corps intérieur

Alis-Elena BUCUR*

Abstract**:** *A century of change and research, the eighteenth century is presided by new ideas and perspectives. The liberty of body and mind is the central idea of the Enlightenment, our work attempting to present the link between the inner and the physical body, analyzing these concepts in two of the most illustrative for this direction in the literature of the century: 'Ernestine, Sweden short story' and 'Oxtiern or The Misfortunes of Libertinage'. A remarkable figure of the eighteenth-century French literature, DAF de Sade is even nowadays one of the most controversial libertine novelists. His literary activity presents an anatomic vision of the human being, exposing a libertine philosophy characteristic along his entire work. So, all his characters are divided into two typologies specific for the libertinage: the victim and the libertine, but Sade's libertinage is not a typical one. Governed by his atheism, Sade punishes his victims at all levels: social, moral and religious. What makes his works unique is not the direction that he chooses to orientate his writing to, but the antithesis between the ways he exposes the libertinage. Even if in most of his novels Sade presents his libertine creed, he reestablishes the connection; humanity and religion, body and soul, pleading for equality, right cause and virtue in the volume Crimes of Love.*

Keywords: *body, libertine, XVIIIth century.*

De Donatien Alphonse François de Sade, né le 2 juin 1740 à Paris et mort le 2 décembre 1814 à l'hospice d'aliénés de Charenton, on n'a découvert à ce jour aucun portrait.[1] Mais il y a une image que lui appartient, une image complexe, non seulement physique. C'est une sorte de miroir de son expression extérieure et intérieure. C'est la plus fidèle caractérisation de ce monstre sacre de la littérature française. Faite par le Sade même, est la fortune laissé à l'humanité : son œuvre. Son œuvre est une création aussi complexe et très controversée à cause de ses sujets, ses thèmes et particulièrement les mœurs de ses personnages. Cette œuvre est la preuve écrite de la société du XVIII e siècle. C'est l'œuvre d'une vie, mais d'une vie qui fait partie du même plan que ses personnages. C'est une littérature-lien entre deux réalités : la réalité des ans et la réalité des pages. Quelles ont été les sources d'inspiration de l'auteur. Ses *expériences profondément théâtrales* dit John Philips dans son étude *La prose dramatique de Sade : Ce « dangereux supplément »*.

On vous propose une étude sur deux plans: extérieur et intérieur qui surprennent les architectures de l'imaginaire du corps dans deux œuvres écrits par Sade, dans le siècle du libertinage. Ce sont deux œuvres avec la même histoire, mais présentées dans deux formes littéraires distinctes : une nouvelle et une pièce de théâtre.

* Universitatea din Pitesti, alis_bucur@yahoo.com

[1] Bordeleau, Francine, *Sade : le mal à l'œuvre*, http://id.erudit.org/iderudit/21677ac, consulté le 13 février 2013, 20 :25

BDD-A30024 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:55:20 UTC)

« Ernestine (nouvelle suédoise) » fait partie du volume *Crimes de l'amour* publié en 1800. Ecrite dans une période noire de Sade, la nouvelle est cataloguée par même l'auteur *la meilleure du recueil, relativement à la conduite et au dénouement*. Etant rejeté par la société et nommé par le Consulat - un auteur libertin, Sade doit habiter à Charenton, où il meurt dans des conditions misérables. Dans cette œuvre Sade utilise la technique du récit dans le récit.

Ecrit probablement au début de 1791, « Oxtiern » est la seule pièce que Sade rédige durant la décennie révolutionnaire. (Kozul, 2005 : 221) Ce drame est un extrait des douze *Nouvelles tragiques qui vont incessamment paraître en quatre Volumes, sous le titre Des Crimes de l'amour, ou le Délire des Passions.*[1] Le drame est représenté au Théâtre de Molière, à Paris, deux fois, le 22 octobre et le 4 novembre 1791; et à Versailles- le 13 décembre 1799, au théâtre de la Société Dramatique. Le drame est publié la même année par Blaizot.

Au long du temps, « le libertinage » a été associé avec deux principales connotations : la débauche et l'orgie. Les deux concepts, qui fonctionnent selon la règle d'inclusion, l'orgie étant définie comme une « partie de débauche »[2], ont été saisis comme stigmatisés pour une société qui en apparence est conduite par vertu et règles morales. En effet, la vie d'une société est duale, la vie dans les salons, et la vie dans les boudoirs. Toutes les bonnes manières affichées sont une toiture parfaite d'une vie intime tumultueuse. Mais ce n'est pas seulement le XVIIIe siècle qui englobe cette idée d'amour charnel. L'orgie, par exemple, a été présente dans la vie sociale depuis l'Antiquité Grecque et Romaine, quand elle représentait une fête solennelle soutenue en honneur de Bacchus à Rome et de Dionysos à Athènes.

Cependant, le libertinage a été aussi associé avec l'idée de « liberté ». Dans le dictionnaire, « la liberté » a deux valences : *état d'une personne physiquement libre* et *état d'une personne moralement libre,* valences qui se transfigurent même dans les connotations du « libertinage ». Ainsi, « le libertinage » peut être un libertinage du corps extérieur et un libertinage de l'esprit- le corps intérieur. Mais cette catégorisation du libertinage ne définit pas deux directions différentes, les deux types de libertinage étant connectés l'un avec l'autre selon le modèle humain : comme le corps et l'esprit forment un homme complet, « le libertinage » comme concept est formé de ses deux parties constitutives. Une différence majeure entre les deux types de libertinage est l'apogée de chacune d'entre elles, l'apogée du libertinage du corps étant l'orgasme-la plaisir suprême-tandis que l'apogée du libertinage de l'esprit est la philosophie. Un libertinage du corps-les débauches, les orgies, l'amour dur - implique aussi un libertinage de l'esprit-la conscience donne au corps la permission pour le plaisir charnel, l'homme étant un être rationnel. D'autre part, le libertinage de l'esprit peut être manifeste sur des formes différentes : dans la littérature -Le Marquis de Sade-Justine ou les malheurs de la vertu, Juliette, Ernestine, Oxtiern ou les malheurs du libertinage- Choderlos de Laclos-« Les

[1] de Sade, D.A.F., *Oxtiern ou les malheurs du libertinage, drame en trois actes et en prose*, Blaizor Libraire ,Versailles, an huitième

[2] Débauche = usage excessif, jugé condamnable, de plaisirs sexuels ; excès des plaisirs de la chair ; orgie=partie de débauche, où les excès de table, de boisson, s'accompagnent de plaisirs grossièrement licencieux

BDD-A30024 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:55:20 UTC)

liaisons dangereuses » ; dans la peinture-qui présente des scènes d'amour ou des images nues - Jean-Honoré Fragonard- Le Verrou, Le feu aux poudres, Jeune femme jouant avec un chien, dans la sculpture, dans, la musique- les arts en général.

> L'art français du XVIII e siècle est également un fidèle miroir du temps. [...] L'architecture, la peinture, le théâtre et la chorégraphie servaient à exciter les sens. Le célèbre « rococo » n'est rien moins qu'une image de l'harmonie. [...] Le style rococo suivait dans l'art les suggestions des sens, exaltés artificiellement, qui se plaisaient au milieu d'ornements surcharges, de ligne capricieusement entrelacées, de même qu'à des peintures de scènes lascives, de « nudités » composées avec raffinement. (Bloch, 1970 :104)

Mais toutes ces formes qui ont comme substance l'idée de libertinage de l'esprit ont besoin d'inspiration. Et d'où vient l'inspiration? Des faits réels, ou des images encore présentes dans notre mémoire. Le créateur d'art doit être un témoin ou un participant de la réalité filtrée par son cerveau et transcrite dans sa création. Ce type de libertinage ne signifie seulement art et philosophie, il implique aussi une caractéristique plus « terrestre » - la capacité de faire ce que l'on veut faire et la libertine impulsion *Carpe Diem.* Donc, le libertinage se manifeste à tous les niveaux de l'être. Mais ce libertinage peut être assimilé avec deux connotations : le libertinage grotesque et le libertinage élégant. Quelle est la différence ? La mise en pratique. *Le libertinage élégant* a lieu à l'intérieur de l'être et il est présent là où les couvertures sont fermées. C'est le libertinage beau-peut être le libertinage de l'amour, de l'amour avec âme, avec sentiments-dans les chambres-à-coucher des deux amoureux dans le même plan - et ici je souligne « deux »- l'exploration d'un corps aimé, une chandelle allumée, le jeu clair-obscur, une fleur, un sorte de romantisme, mais un romantisme terrestre avec des effleurements, des frissons ; tandis que le libertinage grotesque est associé au corps extérieur, étant visible, sans couverture, et avec tous les lumières allumées, tout est claire et brute ; il n'est pas une manière d'aimer, mais une manière de subjuguer, les participants, l'un, deux, ou plusieurs ont de rôles. Sodome et Gomorrhe. Les deux citadelles d'où le péché a crié vers le ciel. Les deux citadelles ont été brûlées.

Corps intérieur :

Amour, bonheur, sentiments… le trio qui compose l'autel du corps intérieur. Mais il faut étudier chaque composante de ce corps pour observer le pouvoir de celui-ci dans l'univers de l'être humaine.

Qu'est-ce que c'est l'amour ? Conformément à TLFi, *l'amour est l'attirance, affective ou physique, qu'en raison d'une certaine affinité, un être éprouve pour un autre être auquel il est uni ou qu'il cherche à s'unir par un lien généralement étroit*. Donc, l'amour ne représente pas seulement un haut état affectif, l'amour est aussi attirance physique. L'amour est passion, attouchement, murmure. L'amour est le corps qui explose sur la pression de l'adrénaline. L'amour est tremblement dans des bras forts, sous la lumière de la lune. L'amour est l'émotion à tous les niveaux. Mais cette émotion n'est pas toujours la même. Le long du temps, les penseurs ont exposé leurs idées en ce qui concerne l'amour. Par exemple, Jean Jacques Rousseau fait des *distinctions très subtiles entre l'amour propre et l'amour de soi* (Mauzi, 1979 :89). Dans le siècle des Lumières les idées du peuple ont changé, les rideaux ont été brûlés, les fenêtres sont devenues plus larges, les hommes devenaient des livres sans

BDD-A30024 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:55:20 UTC)

couvertures. Sade est l'une de ces hommes, *l'amour, d'après lui, c'est le corps qui parle au corps, jamais l'âme qui communique avec l'âme*[1]. Mais en dépit de toutes les idées qui ont changé l'acception de l'amour, il reste encore un des thèmes les plus exploités dans la littérature universelle. L'amour représente aussi l'intrigue de la nouvelle suédoise de Sade, *Ernestine,* qui peut être considéré en même temps un drame noir, considérant ses caractéristiques spatiales. On dit que cette nouvelle est inspirée de « L'Aventure intéressante des mines de Suède » écrit par Prévost, en ce qui concerne le lieu où débute et finit l'action : la mine.

Dans « Ernestine », où se retrouvent plusieurs éléments de « l'Aventure intéressante », Sade prend pourtant le contre-pied de Prévost dans l'évocation de la mine. En inversant les signes des catégories spatiales, il fait presque de la descente en Enfer une partie de plaisir. Sa mine n'a en soi rien de lugubre. Au contraire, le narrateur souligne que le voyage s'est fait « sans aucun danger » et qu'il a été agréablement surpris de trouver dans les profondeurs « tout ce que peut offrir […] le bourg le plus civilisé de l'Europe ». Par l'effet d'une perverse ironie, le souterrain où le criminel purge sa peine est un espace apprivoisé, plein de vie et de mouvement. Il est beaucoup moins effrayant que le palais, complètement désert et ténébreux, où le cruel Oxtiern viole Ernestine au moment même où son fiancé expire sur l'échafaud. Il n'est peut être pas inutile de rappeler dans ce contexte que lorsque Sade tire d'Ernestine son drame noir au dénouement heureux, « Oxtiern, ou Les malheurs du libertinage » (1791), il y supprime complètement l'épisode dans la mine (Bernard- Griffiths, Sgard, 2000 : 283).

Donc, la mine est l'espace qui loge l'âme noir du comte Oxtiern, et elle est animée aussi comme son esprit qui est toujours préparé d'énoncer un nouveau plan destructeur. Mais comme tous les hommes sont capables d'aimes, le comte est aussi capable. Il peut aimer et il montre chaque fois ses sentiments, mais son amour n'est pas un amour blanc, plein de lumière, comme celui d'Ernestine et Herman, son amour est noir, est dur, froid, sombre. Il ment et il tue. Il déshonore la belle Ernestine, avec son amour brutal, plein de douleur. A-t-il âme, cet homme- pierre ? Il s'autocaractérise dans la quatrième scène de l'acte second :

[…] Continuons de feindre avec Ernestine […] (de Sade, D.A.F., an huitième : 22, 23)

L'amour nous fait meilleures et plus compatissantes. C'est aussi le cas d'Oxtiern ? Oui c'est le cas de son masque, opaque et très bien construite, mais transparente pour la jeune fille du colonel :

Oxtiern : Vos reproches m'accablent, et d'autant plus que je les ai mérités…Ah ! ne punissez pas aussi cruellement les fautes de l'amour !

Ernestine : De l'amour…Vous ? Oh dieu ! si c'est là ce que l'amour inspire, que jamais mon cœur n'éprouve un mouvement si capable de dégrader l'homme ! … Non, Monsieur, ce n'est point-là de l'amour ; ce n'est point-là le sentiment consolateur, principe de toutes les bonnes actions… ; pourrait-il conseiller des crimes ?

Oxtiern : Mon égarement fut affreux, j'en conviens ; mai je vous adorais, et j'avais un rival.

Ernestine : Monstre, qu'en as-tu fait de ce rival ? (de Sade, D.A.F., *op cit:23*, 24)

Mais non seulement ce comte provoque Ernestine de la souffrance ; la première personne qui ne prend pas en considération son désir est son père.

[1] Larousse, Pierre, *Grand dictionnaire universel su XIXe siècle*, Administration du Grand dictionnaire universel, 1866

BDD-A30024 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:55:20 UTC)

Sanders était un ancien militaire, un homme de fort bon sens qui, ne se souciant pas de se faire des tracasseries dans la ville, et voyant bien que a protection qu'il accordait à Herman allait attirer contre lui la Scholtz et tat tous les amis de cette femme ; crut devoir conseiller aux jeunes gens de céder aux circonstances ; il fit entrevoir à Herman que la veuve dont il dépendait devenait au fond un bien meilleur parti qu'Ernestine, et qu'à son âge, il devait estimer infiniment plus les richesses que la figure (de Sade, D.A.F., Volume 287 : version 1.0, :19,20).

Même si le colonel dit que la plus importante personne pour lui est sa fille, il démontre que son âme a fait déjà un autre choix. Il essaie de faire les deux croire que leur amour n'est pas bon, que c'est seulement une question de l'âge :

Ce n'est pas, mon cher, continua le colonel, que je vous refuse ma fille…je vous connais, je vous estime, vous avez le cœur de celle que vous adorez ; je consens donc à tout, sans doute, mais je serais désolé de vous avoir préparé des regrets ; vous êtes jeunes tous deux ; on ne voit que l'amour à votre âge, on s'imagine qu'il doit nous faire vivre ; on se trompe, l'amour languit sans la richesse, et le choix qu'il a dirigé seul est bientôt suivi de remords (*Ibidem* : 20).

L'amour pour sa condition est donc plus fort que l'amour pour sa fille.

Et qu'est-ce qui le fait « céder aux circonstances », des circonstances décidées par les deux désirants que sont Oxtiern et Mme Scholtz ? La promesse par le premier qu'il lui obtiendra des faveurs à Stockholm et un titre à la hauteur de ses mérites. Et Sanders accepte de quitter sa province et de conduire sa fille dans l'antre de criminel (Bormans, Massat, 2005 : 95).

Mais l'amour d'Ernestine pour Herman ne change pas, du moment quand son père accepte le départ et elle déclare son amour à son bien-aimé jusqu'au moment de la mort d'Herman, quand elle ne peut pas supporter l'image de lui sur l'échafaud (*Ernestine le reconnaît…elle veut faire un cri… elle s'élance… ses organes s'affaiblissent… tous ses sens l'abandonnent, elle tombe comme une masse (Ibidem* : 81). Son amour pour le jeune Herman est un amour pur et plein de respect : *[…] et cet objet adoré de mon cœur, ce respectable Herman […]* (de Sade, D.A.F., , an huitième, :7) et même si seule dans un monde qui est contre elle, Ernestine a la capacité d'analyser, elle essaye en vain de convaincre son père de la masque d'Oxtiern (*Un homme d'honneur ne peut valoir de la main d'une femme dont il sait qu'il n'aura point d'amour ; ce ne doit pas être aux dépends de la fille qu'il doit obliger le père.* (de Sade, D.A.F., Volume 287 : version 1.0, : 41), mais le colonel peut voir seulement la forme, pour lui le fond, n'existe pas. Donc, Ernestine doit renoncer à son amour (-*Ô mon père, s'écrie-t-elle en fondant en larmes, voyez le sacrifice que je vous fais ! (Ibidem :* 54*)*) ; son père espère encore regagner sa position sociale, en essayant de convaincre sa fille des bonnes intentions du comte, *Il t'épouse.* , dit-il à sa malheureuse fille. Son entêté lui fait, vers la fin de la nouvelle de dire *–Grand dieu ! quand c'est ma main qui te plonge au tombeau ! ô chère âme, par combien de traits envenimés le ciel veut-il donc nous écrase à la fois ! (Ibidem* : 91*).* C'est le moment dans la nouvelle quand le père réalise sa faute, en voyant le résultat de ses décisions : la mort de sa fille. Il veut se venger, pour Ernestine, pour Herman, et pour leur amour qu'il n'a jamais compris. Dans le drame, Ernestine est sauvée des mains de son père par Herman, qui encore une fois prouve son amour et son esprit haut : *[…] et vous demander la main de cette fille adorée que je vous conserve, et que j'ose me flatter d'avoir mérité maintenant […] (*de Sade, D.A.F., an huitième : 48*).* Ce moment final du drame surprend un des plus belles scènes, soulignées par Ernestine, par un seul mot :

BDD-A30024 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:55:20 UTC)

bonheur. Mais comment pouvons-nous toucher cet état ? Qu'est-ce que c'est le bonheur ?

Le bonheur, deuxième composante du corps intérieur, ce désir de l'humanité. Le sentiment individuel et en même temps collectif qui a traversé les époques et les hommes, mais qui a resté le même. Ce bonheur, très difficile de définir, très difficile d'obtenir, très facile de perdre. Qu'est-ce que c'est le bonheur ? C'est le bonheur seulement une promesse où est une réalité que chacun de nous voit dans une manière différente ? Conformément à TLFi, le bonheur est *l'état essentiellement moral atteint généralement par l'homme lorsqu'il a obtenu tout ce qui lui paraît bon et qu'il a pu satisfaire pleinement ses désirs, accomplir totalement ses diverses aspirations, trouver l'équilibre dans l'épanouissement harmonieux de sa personnalité.* Au long du temps ont été découverts deux types de bonheur : le bonheur individuel et le bonheur collectif.

En fait la question du bonheur individuel et celle du bonheur collectif ne coïncident jamais : le premier dépend d'un choix personnel, le second est le résultat nécessaire d'un ordre politique. Ou plutôt il existe deux types du bonheur qui ne concernent pas les mêmes hommes. L'ordre politique ne fait peser son influence que sur le bonheur du peuple, sur le bonheur de ceux qui ne pensent pas, dont la condition sociale est toute la condition. (Mauzi, *op.cit.* :14)

Donc le problème de bonheur est différent si l'on prend en considération les différents types de peuples, par exemple pour le bourgeois le bonheur a deux pôles, l'un moral et l'autre social ; mais pour un homme simple, un travailleur, qui n'a pas de propriétés et des coffres forts pour l'argent ? Pour lui quel est le bonheur ? Où peut-il le trouver ? Probablement dans la souris de ses enfants, dans les surprises simples offertes par sa famille pauvre, mais unie avec beaucoup d'amour.

Au long du temps, l'humanité a cherché le bonheur, et se sont trouvés beaucoup de sources pour faire cet état l'univers de chaque homme. La sociabilité a été considérée l*'une source du bonheur individuel (Ibidem)* et l'homme cherche continuellement d'autres. Sa recherche a commencé quand l'humanité a mordu la pomme, donc la religion a offert l'humanité une chance bonne ou mauvaise ; et l'humanité a choisi ; dans l'esprit du XVIIIe siècle.

La grande idée qui commande l'âge des « lumières », selon laquelle le problème moral ne se distingue pas du problème du bonheur, est une idée antique. Les Philosophes n'ont fait que l'élargir en l'appliquant aussi à la politique. Le christianisme l'avait obscurcie pendant des siècles, le salut interceptait le bonheur. Mais chaque fois que le christianisme est remis en question, elle surgit. Elle s'était déjà manifestée au XVIe siècle sous la forme de l'Humanisme. Elle prend sa grande revanche avec l'esprit philosophique, jusqu'à ce la doctrine kantienne en prononce l'élimination quasi définitive. L'impératif catégorique porte un coup mortel à la tradition de l'humanisme antique, en substituant une morale du devoir à la morale du à la morale du bonheur. (*Ibidem:*15)

Chaque personne a sa propre morale du bonheur. Une morale suprême ? Quelle la morale du bonheur ? *Le bonheur appartient à ceux qui ont inventé un milieu entre la solitude et la sociabilité sachant de tenir par rapport au monde à la bonne distance. (Ibidem* : 35*)* Le bonheur a traversé le temps et l'espace, et a été objet d'étude dans tous les arts, mais principalement dans la littérature. *La recherche du bonheur au XVIIIe siècle, n'est évidemment pas un thème neuf* (Ibidem : *14, 15*). Sade reprenne le bonheur comme l'un des thèmes principaux dans *Ernestine et Oxtiern* ; *c'est mon bonheur que vous cherchez,*

BDD-A30024 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:55:20 UTC)

*mon père (*de Sade, D.A.F., Volume 287 : version 1.0 :38*)*, dit Ernestine au colonel, qui peut comprendre les paroles de sa fille seulement dans le moment quand elle devient un *cadavre sanglant* (*Ibidem :* 91) dans ses bras.

Etre heureux, c'est donc être remué, éprouver la vie non comme une trame uniforme ou une surface tranquille, mais comme une suite de mouvements et de chocs, dont la surprise et la violence nus grisent. C'est par le mouvement seul que l'âme est avertie de son existence. C'est dans l'extraordinaire, l'insolite, l'inattendu que l'on vit vraiment. Dès lors, la voie est ouverte à toutes les démesures. Un tel bonheur échappe, par définition, à toute limite. L'accélération du rythme intérieur se poursuit sans fin, vertigineusement. C'est pourquoi les personnages de Sade réclament des sensations de plus en plus inouïes. Le monstrueux possède le privilège de hisser très aisément la conscience jusqu'à ces étrangers apothéoses, où l'on savoure pleinement son existence (Mauzi, *op.cit.* : 124)

Ernestine est une victime. La victime du bonheur ou d'un amour malentendu par son père ? *L'être sensible et doux, qui plus encore pour notre bonheur que pour le sien* (de Sade, D.A.F., an huitième, :17, 18) dit Derbac, l'ami et confident d'Oxtiern, qui montre la nature de son caractère ([…] *mon bonheur, ma satisfaction, voilà le but, il est rempli, Derbac ; et dans une semblable aventure, dès que je suis content, tout le monde doit l'être* (*Ibidem :* 17)) , et qui démontre que Mme Deffand a eu de la raison quand elle a catégorisé le bonheur comme être positif et négatif ; Derbac parle de bonheur, le bonheur négatif qui n'implique pas de la souffrance, tandis que à l'autre pôle est Ernestine, qui souffre, qui espère, et qui, dans la nouvelle, meurt avec ses espoirs. Ernestine croit qu'à la cour d'Oxtiern elle va choisi Herman, et son amour s'intensifie, son âme brule, *Ernestine ne se contenait plus, son cœur palpitait d'impatience, et si l'espoir du bonheur embellit, jamais Ernestine sans doute n'avait été plus digne des hommages de l'univers entier* (de Sade, D.A.F., Volume 287 : version 1.0 :75). Mais la fin de son *espoir de bonheur* est son amant sur l'échafaud, image que dans le cœur d'Ernestine signifie sa mort, la mort des sentiments, la mort d'honneur. Elle réalise que sa fin serait triste mais elle veut venger son amant, le centre de son univers personnel. Elle dit au colonel : *nous n'étions pas nés pour être heureux, mon père ; il est de certains êtres que la nature ne crée que pour les laisser flotter de malheurs en malheurs, le peu d'instants qu'ils doivent exister sur la terre ; tous les individus ne doivent pas prétendre à la même portion de félicité, il faut se soumettre aux volontés du ciel* (*Ibidem :* 85). Convoquant ici le motif religieux, Ernestine soutient l'idée que l'homme a deux vies, *dont l'une appartenait à Dieu, l'autre au Roi* (Mauzi, *op.cit.* :15).

Par default, l'homme est dans le péché, soumis au mal, sans qu'il puisse faire quoi que ce soit contre cela puisque le péché est originel. Son seul salut est de croire, c'est-à-dire de se laisser sauver par la règne de la grâce. Sade a la même vision pessimiste de l'homme, mais, en plus il lu refuse la grâce, et il ne partage pas l'explication chrétienne : l'homme n'a pas commis de faute, il n'a pas de péché originel. (Vilmer, 2008 :66)

Donc la religion représente pour Sade un tout, mais un tout vide, Sade est un athée dur, extrême, et très clair exposé dans ses créations. Dans l'univers de la nouvelle, la religion est comme une aura autour d'Ernestine et d'Herman. Les deux veulent se marier, veulent légaliser leur liaison devant Dieu, pour avoir un amour providentiel et pour avoir le droit au bonheur. Mais le premier qui refuse leur bonheur est même le père d'Ernestine qui, essaye de convaincre sa

BDD-A30024 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:55:20 UTC)

fille de partir au Stockholm avec celui qui lui a offert une nouvelle chance d'entrer à nouveau dans la vie publique, Oxtiern.

Les sentiments, le troisième pilier du corps intérieur, un trésor de l'âme, sont très souvent évoqués dans les écritures de Sade. Conformément à TLFi le sentiment est *l'état affectif complexe, assez stable et durable ; composé d'éléments intellectuels, émotifs ou moraux ; et qui concerne soit le « moi » (orgueil, jalousie…) soit autrui (amour, envie, haine…)*. Donc les sentiments sur leurs deux formes sont l'une des thèmes principaux dans les deux œuvres ; envisagés par les personnages principales : Ernestine-les sentiments positifs, et Oxtiern –les sentiments négatifs. Madame Scholtz est le personnage qui fait une distinction claire entre deux types de sentiments : les sentiments maternels, familiales et les sentiments acquis, comme celles d'amour, de passion ; en donnant une réponse à Herman (*Je ne vous parle de ces sentiments, mon ami, j'en suis reconnaissante, mais ce ne sont pas ceux-là, qu'il faut en mariage* (de Sade, D.A.F., Volume 287 : version 1.0 :17)). Mais l'homme est l'essence forte de l'univers, il est le capillaire qui fait la liaison entre l'axe terrestre et l'axe de l'univers, entre nord et sud, entre le soleil et la lune, entre la nuit et le jour, entre le bien et le mal. L'homme a toutes les caractéristiques, il doit seulement choisi. Et nos héros ont choisi Ernestine, le positif-*une belle âme (Ibidem :* 29*)*, et Oxtiern, le négatif-*un cœur corrompu* (*Ibidem*). Ce cœur qui veut détruire la jeune et belle fille du colonel, et qui, accompli son plan dans la nouvelle. *Cet homme dangereux n'eut pas plus tôt remarqué notre belle héroïne, qu'il conçut aussitôt le perfide dessein de a séduire, il dansa beaucoup avec elle, se plaça près d'elle au souper, et témoigna si clairement enfin les sentiments qu'elle lui inspirait, que toute la ville ne douta plus qu'elle ne devînt bientôt ou la femme, ou la maitresse d'Oxtiern.* (*Ibidem :* 30) Donc, le mal, Oxtiern a besoin du bien, d'Ernestine, pour être complet ; pour pouvoir monter sur l'escalier des sentiments, des sentiments négatifs. Mais Oxtiern n'est pas la seule « maison » des sentiments négatifs, d'autre plan, il y a Madame Scholtz, cette femme forte, qui est mise en antithèse avec Herman, qu'elle veut détruire ; et elle réussira. Herman comprend les sentiments et les intentions de cette dame et annonce Ernestine, en prévoyant sa mort : *Ô ma chère Ernestine, dit Herman en pleurs, je vous quitte, et j'ignore quand je vous reverrai. Vous me laissez avec une ennemie cruelle… avec une femme, qui se déguise, mais dont les sentiments sont loin d'être anéantis ; qui me secourra, dans les tracasseries sans nombre dont va m'accabler cette mégère ?...(*de Sade, D.A.F., Volume 287 : version 1.0 : 52*)*Au parcours des œuvres, les personnages sont divisés en trois catégories de sentiments : les sentiments blancs, les sentiments gris et les sentiments noirs. Pour chaque type de sentiments nous avons envisagé des prototypes de personnalité, par exemple pour les sentiments blancs, nous avons Ernestine et Herman, qui sont très stables sur leur position, le père d'Ernestine est l'équateur des œuvres, il n'a pas une position claire et ferme, il est une fusion entre les deux types des sentiments, il aime beaucoup sa fille, mais il aime beaucoup sa profession et son statut social :

Moins balancé par d'autres sentiments, l'orgueil avait fait, sur le cœur de Sanders, bien plus des progrès encore que dans celui d'Ernestine ; le colonel, rempli d'honneur et de franchise, était bien loin de vouloir manquer aux engagements qu'il avait pris avec Herman ; mais la protection d'Oxtiern l'éblouissait. Il s'était fort bien aperçu du triomphe de sa fille sur l'âme du sénateur, ses amis lui avaient fait entendre que si cette

BDD-A30024 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:55:20 UTC)

passion avait les suites légitimes qu'il en devait espérer, sa fortune en deviendrait le prix infaillible. Tout cela l'avait tracassé pendant la nuit, il avait bâti des projets, il s'était livré à l'ambition […](de Sade, D.A.F., *op.cit. : 33*, 34), les sentiments noirs, ceux qui assurent aux œuvres un fond lourd, de plomb, sont incarnés en Oxtiern et en Madame Scholtz ([…] la Scholtz, déguisant sa rage et sa jalousie, parce qu'elle voyait naître en foule tous les moyens de servir ces cruels sentiments de son cœur, comble le colonel d'éloges, caressa beaucoup Ernestine […]).(*Ibidem :* 35)

L'amour, le bonheur et les sentiments peuvent être considérés comme les éléments vitaux de l'œuvre sadienne, les sentiments assurent le fond et le fondement, l'amour est le canal, le moyen pour attirer le bonheur qui représente le but ; le but des personnages, le but de l'œuvre, le but de la conscience humaine.

Corps extérieur :

Quand on dit Sade, on dit le XVIIIe siècle, quand on dit le XVIIIe siècle, on dit libertinage et, quand on dit libertinage on dit les concepts-clé de scélératesse et vertu. Ces deux concepts parallèles forment le noyau de l'œuvre libertine et implicitement de l'œuvre sadienne, qui apporte une nouvelle vision sur la littérature des Lumières. La littérature rationnelle de cette période est révolutionnée par Sade et par son concept de sadisme.

Sade et le sadisme sont devenus inséparables. Sade raconte des histoires d'odieux personnages qui se réjouissent du mal d'autrui. Un mal infligé volontairement, tout à fait consciemment, à cet autrui forcément vertueux, et pas du tout consentant. Et ce mal infligé est le père de tous ; ce mal infligé-et de façon réjouie par celui qui le porte-surpasse tous les maux possibles, qu'ils soient moraux, étiques, intellectuelles, physiques. Il est tous ceux-là et plus que chacun d'eux, il est la violence sexuelle faite à l'autre. (Bormans, Massat, *op.cit* :79)

Cette violence est le lien entre les deux grands concepts, c'est la communication qui s'établit entre les deux états, de vertu et de scélératesse, états qui comporte toute la quintessence du corps extérieur et des pratiques associées aves celui-ci. La vertu est définie dans le TLFi comme *disposition habituelle, comportement permanent, force avec laquelle l'individu se porte volontairement vers le bien, vers son devoir, se conforme à un idéal moral, religieux, en dépit des obstacles qu'il rencontre.* Cet état, cette disposition s'oppose à la scélératesse, qui représente un *caractère, comportement de scélérat ; méchanceté, perfidie* (TLFi). Les deux ouvertures du libertinage, la vertu et la scélératesse, sont la sève élaborée, de la *nouvelle suédoise* et du *drame en trois actes et en prose*. Sade n'est pas un dessinateur, il n'a pas de matrices dans lesquelles il moule des essences pour créer des personnages, il est un dieu, il laisse aux ses créatures le libre choix, mais il les offre des alternatives, il ne les impose pas un crédo, mais il les donne une doctrine celle du libertinage comme religion, en effet une anti-religion selon les normes de la société. C'est pourquoi ses personnages ont des caractères tellement différents, et des orientations complètement opposées. Les prototypes de ces deux caractères sont Oxtiern et Ernestine.

Oxtiern ou Les malheurs du libertinage considérée *la plus véritablement sadienne de toutes les pièces du « divin Sade» (*Rieger, 1997 : 75*),* et *Ernestine, nouvelle suédoise,* sont animés par les deux personnages qui représentent l'humanisation des deux concepts : la vertu-Ernestine et la scélératesse-Oxtiern. Ce sont les deux personnages qui mettent en évidence la

BDD-A30024 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:55:20 UTC)

caractéristique principale de l'autre ; Ernestine fait une caractérisation directe : *C'est donc toi, scélérat, dit-elle, c'est donc toi qui viens de me ravir à la fois l'honneur et mon amant ? (*de Sade, D.A.F., Volume 287 : version 1.0 :82*) ;* mais Oxtiern utilise la psychologie inverse pour caractériser sa victime, essayant de la convaincre à changer son opinion de rester intacte, non touchée :

> […] Fille crédule et faussement vertueuse, tu ne peux balancer sans une faiblesse condamnable… tu ne le peux sans un crime certain ; en accordant, tu ne perds qu'un bien illusoire… en refusant, tu sacrifies un homme, et cet homme immolé par toi, c'est celui qui t'est le plus cher au monde…Détermine-toi, Ernestine, détermine-toi, je ne te donne plus que cinq minutes. (*Ibidem,* p.80)

Mais Ernestine refuse (*Toutes mes réflexions sont faites, monsieur ; jamais il n'est permis de commettre un crime pour en empêcher un autre.* (de Sade, D.A.F *op.cit.*, p.80)) et en refusant, elle commet les deux crimes concomitants ; le premier a lieu quand Herman est tué sur l'échafaud sous ses yeux. Elle voit, toute l'horrible scène du balcon du comte et le deuxième est le crime de son corps dont honneur est volée par Oxtiern dans le même moment quand l'âme d'Herman quitte ce monde :

> Tout précipite alors les perfides projets d'Oxtiern…il saisit cette malheureuse, et, sans effroi pour l'état ou elle est, il ose consommer son crime, il ose faire servir l'excès de sa rage la respectable créature que l'abandon du ciel soumet injustement au plus affreux délire. Ernestine est déshonorée sans avoir recouvré ses sens ; le même instant a soumis au glaive des lois l'infortuné rival d'Oxtiern, Herman, n'est plus. (*Ibidem :* 82)

Donc Ernestine ne peut pas supporter cette douleur de voir l'être qu'elle aimait le plus dans les bras de la mort, elle ne voit pas simplement la scène, elle la regarde, elle sent la peine de l'âme d'Herman, et cette intensité des sentiments noirs arrache son corps, en la laissant inerte, pour un instant, sans rien de terrestre dans son être ; c'est le moment quand les âmes d'Ernestine et d'Herman sortent vers le monde haut, le dernier moment quand ils sont ensemble. Donc, Oxtiern, barbouille le corps vide, l'esprit étant plus fort et préparé pour une vengeance immédiate. *[...] L'écriture sadienne n'est pas réaliste, les corps y prennent des combinaisons parfois physiquement impossibles, et offrent toujours à ce qui devrait les détruire une résistance mécanique irréelle*. (Vilmer, *op.cit.* :82) Et elle réussit à venger son honneur et la mort prématurée de son amant à la fin de la nouvelle, mais avec un grand prix, sa vie. Dans la pièce de théâtre, la vengeance est accomplie par Herman, qui, sauve Ernestine et tue Oxtiern, en donnant à ce drame une fin heureuse. Ernestine est le prototype de l'héroïne vertueuse, qui renonce à sa propre vie pour son intégrité. Dans l'acte second, scène première, Derbac, *ce digne compagnon des débauches du Comte* (de Sade, D.A.F., an huitième : 5), caractérise Ernestine, en faisant le pont entre la vertu dont la représentante qu'elle est. C'est le moment quand ils s'attribuent la scélératesse comme trait principal : *L'être sensible et doux, qui plus encore pour notre bonheur que pour le sien sur placer avec autant de délicatesse, toute sa gloire et toute sa félicité, dans sa vertu, a des droits bien certains à notre amour, à notre protection, lorsque des scélérats l'outragent.* (*Ibidem :* 17, 18) Mais n'est pas le moment définitoire pour encadrer les deux personnages ; Oxtiern est défini dès le début de la nouvelle comme un scélérat, par Falkenheim *([…] ce scélérat que vous venez de voir dans les fers, où il gémit depuis plus d'un an, et où il est pour toute sa vie […]*) (de Sade, D.A.F., Volume 287 : version 1.0 : 26). Mais les

BDD-A30024 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:55:20 UTC)

actions libertines commencent à proprement parler dans le moment quand les deux scélérats - parce que, dans la nouvelle, il y a Madame Scholtz qui accompagne Oxtiern dans deux de ses crimes, la mort d'Herman et l'avilissement d'Ernestine - discutent les fondements de leurs plans noirs ; chacun d'entre eux ayant des intérêts très bien établis : Madame Scholtz veut épouser Herman, Oxtiern veut posséder le corps d'Ernestine. Dans leur folie, les deux, perdent leur but, cherchent la plus cruelle punition parce qu'ils ne peuvent pas accepter le refus, leur condition sociale : Madame Scholtz est une veuve, le sénateur Oxtiern un célibataire. Ils gagnent leur bonheur dans le malheur des autres. *Les libertins-criminels ont besoin de leurs victimes, ils en dépendent et, réciproquement, ces victimes, dans l'ordre romanesque, ont besoin de leurs bourreaux pour avoir une existence en tant que telles.* (Vilmer, *op.cit*, :57) A Ernestine besoin d'Oxtiern ? Probablement pour se venger ; mais si on coupe l'action dans des plans individuels, Madame Scholtz est celle qui instigue Oxtiern, leur premier crime : l'accusation gratuite d'Herman, la deuxième est un crime double : la mort d'Herman et l'avilissement d'Ernestine, la troisième : la mort d'Ernestine, dans la nouvelle, et la réduction de cette scène, la fille étant sauvée par Herman, dans la pièce de théâtre. Leur rage extrême est condamnée même par Derbac, qui vers la fin du drame, dans le troisième acte, accuse la scélératesse d'Oxtiern, utilisant au début la généralité : *Malheur aux scélérats qu'il n'arrête point* (de Sade, D.A.F., an huitième : 45); et après s'adressant directement à Oxtiern : *malheur à toi si tu persistes : jamais un crime plus noir ne se conçut, même aux enfers*. (*Ibidem*) A la fin de la nouvelle, le narrateur même classifie les faits des deux scélérats :

> Je regarde les malfaiteurs, au milieu des honnêtes gens, comme ces irrégularités dont la nature mélange les beautés qui décorent l'univers ; mais votre Oxtiern, et particulièrement la Scholtz, abusent du droit que les faiblesses de l'homme doivent obtenir des philosophes. Il est impossible de porter le crime plus loin ; il y a dans la conduite de l'un et de l'autre des circonstances qui font frissonner. (de Sade, D.A.F., Volume 287 : version 1.0, : 93,94);

il pose l'empreinte finale sur le caractère des deux libertines, en décrivant comme un résumé final, tous leur faits : *Abuser de cette malheureuse, pendant qu'il fait immoler son amant… la faire assassiner ensuite par son père, sont des raffinements d'horreur qui font repentir d'être homme, quand on est assez malheureux pour partager ce titre avec d'aussi grands scélérats.* (de Sade, D.A.F., *op.cit. :* 94). Ainsi on a devant nous l'image du libertin classique, qui appartenant à la haute société, et en possédant un titre de noblesse, ne fait rien pour purifier son esprit, il sait feindre et dissimuler, il joue son rôle afin d'atteindre ses objectifs, il utilise sa victime pour son propre plaisir, c'est l'acteur principal d'un théâtre qui ne réside plus derrière les portes fermées. Le libertinage sort et fait connus les territoires qui lui appartenaient déjà d'une manière masquée, il n'est plus caché, il devient visible, un fait social.

Bibliographie

Bernard- Griffiths, S., Sgard, J., *Mélodrames et romans noirs : 1750-1890*, éd. Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2000

Bloch, I., *Le Marquis de Sade et son temps : études relatives à l'histoire de la civilisation et des mœurs du XVIII e siècle*, Slatkine, 1970

Bormans, C., Massat, G., *Psychologie de la violence*, Studyrama, éd. Levallois-Perret, 2005

BDD-A30024 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:55:20 UTC)

de Sade, D.A.F., *Ernestine, Augustine de Villeblanche-Il y a place pour deux, dialogue entre un prêtre et un moribond*, La Bibliothèque électronique de Québec, Collection À tous les vents, Volume 287 : version 1.0
de Sade, D.A.F., *Oxtiern ou les malheurs du libertinage, drame en trois actes et en prose*, Blaizor Libraire ,Versailles, an huitième
Kozul, M., *Le corps dans le monde : Récits et espaces sadiens*, éd.Peeters, Belgique, 2005
Larousse, P., *Grand dictionnaire universel su XIXe siècle*, Administration du Grand dictionnaire universel, 1866
Mauzi, R., *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIIIe siècle*, éd. Slatkine Reprints, Genève-Paris, 1979
Rieger, D., *Dynamique sociale et formes littéraires : De la société de cour à la misère des grandes villes*, éd. Gunter Narr Verlag Tübingen, Allemagne, 1997
Vilmer, J. J.–B., *La Religion de Sade*, Les Editions de l'Atélier/Editions Ouvrières, Paris, 2008

Sitographie

Bordeleau, F., *Sade : le mal à l'œuvre*, http://id.erudit.org/iderudit/21677ac, consulté le 13 février 2013, 20 :25

BDD-A30024 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:55:20 UTC)